

LE

# PASSE-TEMPS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature — Beaux-Arts — Musique — Biographies — Nouvelles

SEUL VENDU DANS LES THÉÂTRES DE LYON

#### ABONNEMENTS

Six Mois . . . . . 2 »  
Un An . . . . . 4 »

Rédaction et Administration : 14, rue Confort, Lyon

#### ANNONCES

Annonces . . . . la ligne 0.25  
Réclames . . . . — 0.50

V. FOURNIER, DIRECTEUR

### Sommaire

Causerie . . . . .	LUCIEN.
Echos artistiques . . . . .	P. B.
Nos théâtres . . . . .	X...
Vision (sonnet) . . . . .	PIERRE BRONDEL.
Le dernier baiser . . . . .	EUGÈNE FOURRIER.
Notre Album : Les trois Hussards (poésie) . . . . .	GUSTAVE NADAUD.
Le Singe . . . . .	PAUL GINISTY.
A travers l'Exposition . . . . .	X...
La Rose (sonnet) . . . . .	GABRIEL MONAVON.
Lucie . . . . .	PAUL BOURGET.
Casino des Arts. — Scala-Bouffes.	
Bulletin financier . . . . .	X...

## CAUSERIE

J'ai rencontré — il y a quelques jours — l'acteur Martin qui, il y a vingt ou vingt-cinq ans, tenait aux Célestins l'emploi de premier comique, et qui s'est retiré du théâtre après fortune faite.

Comment Martin a-t-il réussi à s'enrichir, alors qu'il n'a jamais gagné — même au temps de son succès — plus de trois à quatre cents francs par mois ?

C'est là un problème que je ne me charge pas de résoudre, et dont l'explication se trouve sans doute dans une stricte économie. Martin à coup sûr n'a pas jeté l'argent par les fenêtres, et c'est en mettant — comme on dit — son sou qu'il s'est amassé des rentes. L'économie opère des prodiges.

La fortune de Martin ne ressemble pas, certainement, à celle de Rothschild, mais elle lui permet de vivre honorablement grâce à ses goûts modestes. Il s'est fixé à Lyon — sa ville natale pour laquelle il a conservé une affection particulière — mais il va passer ses hivers à Monaco, et vous pouvez être certain qu'il ne tente pas de faire sauter la banque de Monte-carlo. Aux émotions de la roulette, il préfère de longues promenades au soleil particulièrement favorable à la santé et à la bourse. L'une et l'autre s'en trouvent bien.

J'ai parlé des succès de Martin, ils ont été grands ; quoique à Paris, où il alla en quittant Lyon, cet artiste ait toujours rempli un tout petit emploi. C'est ainsi qu'il a créé au Gymnase le rôle du marin dans *Monsieur Alphonse*, de Dumas, et celui du contremaitre dans *Le Maître de Forges*, de Georges Onhet : deux rôles qui ne comportent pas plus de vingt lignes au plus ; mais Martin apportait tant de conviction, tant de chaleur dans son personnage, que je l'ai vu applaudir aussi chaleureusement qu'un pre-

mier sujet. Il fut du reste, si remarqué que des propositions lui furent faites par le Théâtre Français, propositions qu'il ne put accepter par suite d'engagements antérieurs.

Martin au Théâtre Français eut été, une fois de plus, la justification du proverbe : « Tout chemin mène à Rome » ; car c'est en effet à ce théâtre fantastique de la montée Rey, à la Croix-Rousse — dont cette semaine un journal annonçait la mise en vente — que Martin, comme tout bon Lyonnais, ayant la vocation théâtrale, s'est d'abord essayé dans l'art dramatique. Ce théâtre de la montée Rey était une façon de Conservatoire, où par la pratique on pouvait certainement apprendre le métier de comédien, mais où on n'y apprenait guère la diction, car on y parlait le plus pur accent canut, comme au théâtre de Guignol.

J'ai raconté je crois déjà une plaisante anecdote dont Martin fut le héros. Il faisait partie d'une troupe de tournée exploitant la Belgique. Arrivé dans je ne sais quelle ville, il fut délégué par ses camarades auprès du bourgmestre pour demander l'autorisation nécessaire à la représentation.

Dès que Martin eut décliné ses noms et qualités, le bourgmestre disparut brusquement. Il revint bientôt armé d'un fusil avec lequel il coucha en joue l'artiste fort peu rassuré.

— Quelle est cette plaisanterie ? demande Martin.

— Je ne plaisante pas, répondit le bourgmestre, ne m'avez-vous pas dit que vous étiez un comédien ?

— En effet.

— Eh bien, un comédien est fatalement destiné, après avoir vécu misérablement, à mourir à l'hôpital. C'est là, vous l'avouerez une vie et une fin misérables. Je vais donc, croyant vous rendre service, vous expédier dans l'autre monde en vous logeant une balle dans la tête.

Inutile d'ajouter que la plaisanterie du bourgmestre n'eut pas d'autres suites et que Martin se retira avec l'autorisation qu'il était venu demander.

Si le bourgmestre en question vit encore, il peut être rassuré. Martin, je l'ai dit, a aujourd'hui des rentes comme un bon bourgeois, et comme un bon bourgeois il mourra — le plus tard possible je le souhaite — non à l'hôpital, mais dans un bon lit, léguant aux artistes — assez disposés à vivre au jour le jour et à ne pas s'inquiéter du lendemain — un exemple qui certainement ne sera pas suivi.

Avec Martin, nous avons parlé naturellement de ce vieux théâtre des Célestins, qui ressemblait peu comme luxe et confortable à celui qui, après un incendie l'a remplacé, mais qui faisait d'énormes recettes, de telle sorte qu'il était le banquier du Grand-Théâtre, dont la saison se soldait toujours par un déficit.

— C'était le bon temps — me dit Martin — j'étais jeune ; et la jeunesse est dans la vie la grande enchantresse.

— Vous souvient-il de la troupe incomparable qu'il y avait alors ?

— Incomparable, vous êtes flatteur pour nous, mais je n'accepte pas le compliment. J'estime que bon nombre d'artistes nous valent si même quelques-uns ne nous sont pas supérieurs.

— Cependant vous m'accorderez bien que les représentations n'ont pas, comme autrefois, cet ensemble réellement remarquable qui avait conquis au théâtre des Célestins une réputation incontestée dans le monde dramatique.

— Je suis sur ce point de votre avis ; c'était non la valeur individuelle des artistes, mais l'homogénéité qui constituait la supériorité de l'ancien théâtre des Célestins, mais cette homogénéité dans l'interprétation ne s'improvise pas, elle résulte de l'habitude que les artistes ont de jouer ensemble, de se sentir les coudes comme on dit. Chaque acteur a ses manies, ses procédés, et il faut que ses camarades les connaissent pour ne pas lui couper ses effets. On prend aussi à la longue le ton de la maison, qui diffère d'un théâtre à l'autre, ainsi la même comédie représentée au Gymnase ou au Vaudeville, le sera d'une façon différente. Au temps dont nous parlons les artistes étaient engagés aux Célestins pour une année entière, ils ne le sont plus maintenant que pour quelques mois. De là ce manque d'homogénéité que vous leur reprochez, on ne saurait les rendre responsables. Ils nous valent — je vous le répète — et s'ils pèchent un peu, c'est par l'ensemble qu'on ne peut acquérir qu'à la longue ; or, l'ensemble est la première qualité au théâtre, il fait illusion sur la valeur vraie des artistes. Ce qui m'a paru surtout changé aux Célestins, ce ne sont pas les acteurs, mais le public, il ne me semble pas avoir comme autrefois une affection particulière — je n'ose dire admirative — pour ses acteurs ; il est généralement froid et applaudit fort peu. Il n'en était pas ainsi de mon temps. Chacun de nous avait ses partisans qui sans le secours de la claque, lui faisait ses en-

trées, et certains noms sur l'affiche étaient la garantie d'une recette.

— Votre observation est fort juste, mais cette froideur du public tient aux procédés nouveaux des pièces à succès qu'on joue soixante fois de suite, et qui peu à peu ont fait disparaître les habitués, lesquels, en connaissant les artistes, les aimaient et le leur faisaient voir par leurs applaudissements.

— Chers habitués, ce sont ceux-là que, dans ma vie d'artiste, je regrette le plus, car par leur sympathie, ils m'ont donné mes plus grandes joies.

Sur ce, Martin me serra la main et alla faire sa petite promenade.

LUCIEN.

## ÉCHOS ARTISTIQUES

A l'Opéra :

Les études d'*Otello* sont continuées sans relâche et il paraît à peu près certain que la première représentation sera donnée du 10 au 15 octobre. La grande marche-cortège que Verdi a écrite pour le troisième acte de son œuvre est appelée à un grand succès. Elle formera dans la partition donnée à Milan une véritable partition nouvelle.

Après la *Montagne noire* de M<sup>me</sup> Augusta Holmès, viendra, très probablement, le ballet hollandais de M. Wormser.

\*\*

L'Opéra-Comique vient de rouvrir ses portes.

Pour faire suite à la reprise du *Falstaff* de Verdi, on donnera d'abord une reprise de *Paul et Virginie*, de Victor Massé, puis la *Vivandière*, de Benjamin Godard, *Guernica*, de M. Vidal, *Ninon*, de M. Missa, enfin un opéra de M. Dubois, un autre de M. Leroux, un troisième de M. Serpette. Les titres de ces trois dernières œuvres ne sont pas encore définitivement arrêtés.

\*\*

A la Comédie-Française :

On a commencé les répétitions de *Vers la joie!*

Le drame de Jean Richepin, ne viendra qu'en octobre.

Le *Pardon*, de M. Jules Lemaître, est répété et su, mais comme cette pièce a pour principaux interprètes M<sup>lle</sup> Bartet, qui est en congé, et M. Worms, absent pour un mois, elle ne pourra être donnée qu'après *Vers la joie!*

M<sup>lle</sup> Bartet fera sa rentrée dans *Antigone*, et M. Raphaël Duflos dans le rôle de Raymond de Nanjac du *Demi-Monde*.

M<sup>lle</sup> Brandès a joué, pour la première fois, le rôle de Dona Sol d'*Hernani*.

\*\*

A l'Odéon :

MM. Marek et Desbeaux reprennent la direction du théâtre. M<sup>me</sup> Judith Gauthier lira incessamment aux artistes la *Barynia*, le drame qu'elle a écrit en collaboration avec M. Joseph Ouyda.

\*\*

La fondation du Théâtre des Modernes, dont on a tant parlé à différentes reprises cet hiver, est achevée aujourd'hui. L'ouverture aura lieu du 1<sup>er</sup> au 15 novembre. La saison se composera de cinq représentations d'œuvres inédites et de

cinq conférences d'un genre absolument nouveau. De chaque représentation d'abonnements, il sera donné une série de représentations publiques. Au Théâtre des Modernes seront adjoints des cours de déclamation et de chant, faits par des artistes des principaux théâtres de Paris. Ces cours, sous le nom de Conservatoire libre des modernes, seront dirigés par M. Prad, de l'Odéon.

\*\*

Le Conseil général de Vaucluse a émis un vœu tendant à l'intervention gouvernementale pour pousser activement les réparations du Théâtre antique d'Orange et obtenir que des artistes des théâtres subventionnés par l'Etat soient tenus de prêter leur concours pour des représentations qui ont un caractère national, tant par l'importance artistique que par la beauté de ce cadre, le Théâtre antique pouvant contenir 10,000 personnes après l'accomplissement des réparations entreprises.

\*\*

Les deux représentations que la Comédie-Française a données récemment au théâtre romain d'Orange, et composées de *l'Illote* et *Cédipe-Roi*, *la Revanche d'Iris* et *Antigone*, ont produit 42,600 francs.

Aux termes du traité passé entre la Comédie-Française, et la municipalité d'Orange, après le prélèvement d'une somme de 15,000 francs représentant les frais de la Comédie-Française, et d'une somme de 10,000 francs, employée à la restauration et à la mise en état du théâtre, les bénéfices doivent être partagés entre la Maison de Molière et la municipalité.

\*\*

Les représentations de Bayreuth battent leur plein. L'orchestre et les chœurs sont très remarquables. Mais tous les bons juges s'accordent à dire que la plupart des chanteurs et des cantatrices sont de beaucoup inférieurs à ceux de Paris. Les décors ne peuvent pas non plus être comparés à ceux de l'Opéra. La salle continue, suivant les traditions du maître, à être plongée dans l'obscurité la plus profonde et même les plus fervents admirateurs de Wagner trouvent que le clair-obscur adopté à Paris est parfaitement suffisant.

\*\*

Le Jubilé de Johann Strauss à Vienne, en octobre, semble devoir prendre une importance considérable. Parmi les membres du comité artistique on remarque des musiciens tels que Brahms, Goldmark, Richter, Fuchs, Suppé, Hanslick, etc. Les fêtes dureront une semaine environ et se termineront très vraisemblablement par une nouvelle opérette du bénéficiaire, dont le titre est *Misho*.

La baronne de Rothschild, qui s'est fait connaître comme compositeur par un certain nombre de mélodies et romances, vient d'écrire la musique d'une opérette qu'elle doit faire représenter prochainement dans une soirée privée.

\*\*

Il ne manquait plus que ça.

On a parlé naguère d'un lit à musique inventé par un fabricant indien. Il s'agit aujourd'hui, d'après le *Berliner Tageblatt*, d'une vaisselle à musique, qui donnerait à table et sans frais la jouissance d'un concert d'un genre particulier. C'est, paraît-il, M<sup>me</sup> Maria

Allen qui a eu pour cadeau de noce la primeur de cette invention.

Les plats sont sans doute d'une construction particulière, car chacun d'eux renferme, « dans son ventre » une sorte de petit orgue qui joue des airs joyeux. Les soupières font entendre des marches, les plats simples jouent trois morceaux différents, et les fruitiers jouent des mélodies allègres parce qu'ils arrivent sur la table au moment le plus gai, alors que les bouteilles commencent à devenir transparentes.

Par exemple, il faut se garder de mettre les plats les uns sur les autres, parce que, chacun d'eux jouant un air différent, il en résulterait une horrible cacophonie, dommageable aux oreilles délicates.

\*\*

Deux dames viennoises — ce sexe est sans pitié! — viennent de composer un ballet qui a pour sujet l'histoire de la Presse.

Gutenberg fera évidemment vis-à-vis, dans un pas imitatif, à Théophraste Renaudot!

P.-B.

## NOS THÉÂTRES

Le Grand-Théâtre a, cette semaine, ouvert ses portes fermées depuis si longtemps, et cette réouverture attendue avec impatience s'est faite dans des conditions spéciales. Le nouveau directeur M. Campocasso a tout simplement transporté Paris à Lyon : le drame représenté, *Les Chouans*, en effet, est interprété par tous les artistes de la création, qui jouent dans les décors de l'Ambigu : ils peuvent se croire encore à Paris. Empressons-nous de dire que le succès de la première représentation, qui avait attiré un public nombreux, a été énorme. On a applaudi aussi bien les artistes que la pièce, laquelle est fort intéressante. Les auteurs, MM. Blavet et Berton en ont tiré l'intrigue d'un roman de Balzac.

Détail à signaler : les deux actrices, chargées des principaux rôles, ont toutes les deux appartenu au Théâtre des Célestins. Ce sont M<sup>lles</sup> Laure Fleur et Rolland qui, depuis qu'elles nous ont quittés, ont fait leur chemin. La première surtout qui est une artiste d'une véritable valeur possédant, avec le sentiment dramatique beaucoup de grâce et de charme.

Du reste, tous les rôles sont bien tenus — même les plus petits — et on peut citer avec éloge MM. Pierre Berton (un des auteurs de la pièce), Renaut, Burguet, M<sup>me</sup> Descorval, etc., etc.

Les décors — il y en a huit — sont d'un pittoresque effet, le plus remarquable, à mon avis, est celui du tableau final intitulé « Le Combat ».

La mise en scène est fort belle, et le nombre des figurants considérable.

Tout est admirablement réglé ; les combats entre les Chouans et les Bleus donnent l'impression d'une véritable lutte, la poudre n'y est pas épargnée.

*Les Chouans* ont été représentés cent vingt fois de suite à Paris ; c'est là un succès assez rare qui se continuera à Lyon, où nous n'avons jamais l'occasion de voir un drame monté avec un pareil luxe de mise en scène. Le succès ici est d'autant plus assuré que l'Exposition atti-

rant à ce moment beaucoup d'étrangers à Lyon, ces étrangers seront heureux de trouver l'occasion de passer une agréable soirée, ce qui a manqué jusqu'à ce jour.

Les *Chouans* sont certainement appelés à avoir une longue série de fructueuses représentations, j'aurai donc l'occasion d'en parler encore et de compléter ainsi ce qu'ont nécessairement d'incomplet ces quelques lignes écrites le lendemain de la première représentation.

Ce à quoi j'ai tenu, c'était à constater aujourd'hui un succès qui inaugure heureusement la nouvelle année théâtrale.

X.

## VISION

Elle avance, de loin l'œil charmé la devine ;  
Des bois touffus elle a réveillé les accords,  
Et dans l'ombre adoucie où se meut son beau corps,  
On dirait une forme éthérée et divine.

La voilà ; maintenant son profil se dessine  
Sur le fond vert et frais du plus pur des décors.  
— Pourrai-je à ce moment modérer mes transports,  
Et contenir mon cœur brûlant dans ma poitrine !

O ma fée ! ô ma reine ! En te voyant ainsi  
Belle à ravir un dieu, belle à crier merci,  
Belle autant que Vénus sortant du sein de l'onde,

Qui donc ne t'aimerait d'un amour insensé,  
Et qui ne te suivrait jusques au bout du monde !...  
Allons, ne chante plus, poète, elle a passé.

Pierre BRONDEL.

## LE DERNIER BAISER

Portenson est un joli village coquettement situé sur les côtes de la Manche ; à cet endroit la mer forme une large grève et pendant la belle saison, quelques étrangers viennent y prendre des bains ; ce sont pour la plupart des commerçants de Cherbourg ou de Rennes, attirés autant par la beauté du site que par le bon marché de l'existence. L'hôtel principal est tenu par la mère Varnier, une grosse normande, veuve depuis longtemps, dont la cuisine est renommée à vingt lieues à la ronde ; elle est secondée par sa fille, Elodie, une jeune blonde de dix-sept ans, jolie et avenante, qui fait soupirer plus d'un gars.

Au rez-de-chaussée de l'hôtel se trouve annexé un café qui, le dimanche, devient le rendez-vous de toute la jeunesse de Portenson. Elodie, vêtue du coquet costume du pays, sert les clients ; les uns lui décochent des œillades, aimable avec tous, sourit, mais ne donne d'espérances à aucun. Elle est un peu fière ; elle n'ignore pas qu'elle est le plus beau parti du village. Elle sent qu'elle sera bien embarrassée le jour où elle devra faire un choix, car elle est trop jolie pour coiffer Sainte-Catherine et, dans le pays, elle ne voit pas un galant qui lui paraisse digne de la conduire devant Monsieur le Maire.

Parmi les habitués qui fréquentaient le café, un jeune homme de vingt-cinq ans se montrait très assidu. Yves Ruello, un ouvrier menuisier venu depuis peu de la Bretagne, beau garçon, bien bâti, mélancolique et peu causeur, comme sont les enfants de la vieille Armorique.

Dès qu'il arrivait, il s'asseyait dans un coin et prenait le *Nouvelliste de Cherbourg*, mais il ne le lisait pas ; ses yeux ne quittaient pas la jeune fille qu'il aimait depuis le jour où il l'avait aperçue. Il s'en était épris subitement et dès lors, elle avait été l'objet de toutes ses pensées. Il gardait le secret de son amour au fond de son cœur, espérant vaguement, oubliant que la belle fille était trop fière pour abaisser ses regards jusqu'à lui, attendant une occasion

pour se présenter, se contentant de la contempler en silence et de l'approcher.

La belle saison était venue, ramenant les étrangers, la plage s'animait ; un cirque, des chevaux de bois s'étaient installés sur la place, en face de l'hôtel. Les baigneurs se disputaient l'honneur d'offrir les chevaux de bois à Elodie. Un soir, Yves s'enhardit et se présenta à son tour pour l'accompagner. Elle accepta. Légère et gracieuse elle s'élança sur un cheval ; Yves, tremblant de bonheur, prit place à son côté. Jamais il ne l'avait trouvée plus jolie. Le corps mollement incliné en arrière, le torse cambré, les jupes flottant au vent, elle tournait souriante et heureuse, bercée par les sons criards d'un orgue de Barbarie ; parfois ses cheveux frôlaient le visage du menuisier qui pâlisait à leur doux contact.

Tout à fait enivré, il perdit la tête.

— Mademoiselle, bégaye-t-il, ému au point de ne pouvoir articuler un son, il y a longtemps que j'ai envie de vous parler... mais... le respect que je vous dois...

Elle le regarda et partit d'un grand éclat de rire.

Oh ! ne vous moquez pas de moi, continua-t-il, ce que j'ai à vous dire est très sérieux. Vous me connaissez, Mademoiselle ; je suis bon ouvrier, j'ai l'intention de m'établir ; je vous aime depuis mon arrivée au pays. Si je ne vous déplais pas trop et si vous le permettez, j'en dirai deux mots à madame Varnier.

Elodie ne riait plus.

— C'est inutile, dit-elle sèchement.

— Je sais que je ne suis qu'un ouvrier, mais il y a si longtemps que je pense à vous, que je me suis oublié... pardonnez-moi.

— Pour un menuisier, vous savez calculer, reprit-elle ; vous vous êtes dit que ma dot ne nuirait pas pour vous établir.

— Je vous jure que je n'y avais pas songé, répondit Yves, atterré.

— Pourtant, vous n'ignorez pas que l'une ne vas pas sans l'autre.

Les chevaux ne tournaient plus, elle sauta prestement à terre, laissant l'ouvrier tout décontenancé, rouge de honte, désespéré.

Parmi les étrangers se trouvait un Parisien, un jeune homme d'une trentaine d'années qui était descendu à l'hôtel de la mère Varnier. Petit, brun, il est toujours mis à la dernière mode ; il avait le plus grand soin de sa personne ; ses gants étaient irréprochables ainsi que la coupe de ses habits ; ses bottines vernies sortaient de chez le meilleur faiseur. Il était venu prendre les bains de mer pour se reposer, disait-il, des fatigues des affaires. Il s'occupait d'opérations de Bourse. Il était familier, demandait à la mère Varnier des nouvelles de sa santé, faisait des compliments à Elodie sur sa beauté. Il devint l'hôte préféré de la maison ; la jeune fille surtout s'empressait de satisfaire ses moindres désirs. Une certaine intimité s'établit entre eux ; elle sortait avec lui. Elle paraissait fière de se montrer à son bras. Ils allaient se promener dans les environs ; ce ne fut bientôt un secret pour personne que le Parisien était le fiancé d'Elodie.

Les étrangers partirent, il resta. Le mariage eut lieu fin novembre. Elodie, radieuse, était charmante en robe blanche, le front ceint de la couronne de fleurs d'oranger. La noce dura plusieurs jours ; la mère Varnier fit bien les choses : repas pantagruéliques, bal, rien n'y manqua. Aussitôt après nos amoureux partirent pour Paris ; le mari emportait la dot de sa femme, vingt-cinq mille francs, en promettant de la quadrupler avant peu. Il devait être économe, car pendant toute la durée de son séjour, personne n'avait vu la couleur de son argent.

La douleur d'Yves fut profonde ; sombre et silencieux, il chercha en vain l'oubli.

Elodie, devenue Madame Lambert écrivit d'abord des lettres enthousiastes. Paris lui avait plu du premier coup ; elle était émerveillée : quelle différence avec Portenson ! Son mari pour satisfaire sa curiosité insatiable de provinciale, la conduisait partout au théâtre,

au concert, à l'Hippodrome, aux courses ; il l'avait même menée aux Folies-Bergère. Elle était la plus heureuse des femmes. Soudain ses lettres devinrent plus courtes, embarrassées ; on eût dit qu'un secret qu'elle n'osait dévoiler l'oppressait. Une femme plus fine que la mère Varnier aurait compris qu'un grand changement était survenu dans l'existence de la jeune mariée. Elle n'y prit pas garde. Qu'est-ce qui pouvait lui manquer ? Elle avait épousé l'homme qui lui plaisait, le ménage avait de l'argent : elle devait être heureuse. Les lettres se firent rares, tristes, de plus en plus laconiques. Dix-huit mois se passèrent. Un soir, la diligence qui fait le service de la poste s'arrêta devant l'hôtel, il en descendit une femme voilée, vêtue d'une méchante robe toute frippée : c'était Elodie, méconnaissable, amaigrie, pâle, les traits altérés par la souffrance.

L'homme qu'elle avait épousé était un rastaquouère, un de ces chevaliers d'industrie qui fréquentent les stations balnéaires et les villes d'eaux, en quête de quelque aventure. Il n'avait aucune position, ne fréquentait que des individus à allures louches, il avait commencé par manger la dot ; après, il avait délaissé sa femme qu'il maltraitait pour qu'elle lui procurât de l'argent. Compromis dans une affaire d'escroquerie, il venait de fuir.

Quel réveil pour celle qui naguère était la reine de Portenson et quel coup pour sa fierté !

Yves, en apprenant le retour de celle qu'il aimait sentit l'espoir renaître dans son cœur ; il reprit le chemin du café. On était en hiver, une bonne avait remplacé Elodie, un café rival s'était établi à côté de l'hôtel, les clients avaient déserté peu à peu. Souvent Yves était seul.

— Madame Elodie, lui dit-il un soir, vous vous rappelez que je voulais vous épouser autrefois, je n'ai pas changé ; je pense toujours à vous. Je dois prendre la boutique de mon patron ; divorcez, je vous ferai oublier le passé.

— Mon pauvre Yves, lui dit-elle, ce que vous me proposez est impossible ; je ne vous rendrais pas heureux. J'ose à peine l'avouer, tout indigne qu'est mon mari, je l'aime encore. C'est lui qui, le premier a fait battre mon cœur, a donné un corps à mes rêves de jeune fille. Pendant les trois mois qui ont précédé mon mariage, j'ai goûté les joies de l'amour le plus pur. Ces trois mois de bonheur, je les lui dois, je ne l'oublierai jamais !

— Madame Elodie, répondit Yves, laissez-moi espérer, je vous aime tant !

— Il est écrit que je dois toujours vous décourager, reprit-elle, je ne peux pas le chasser de ma pensée : j'en mourrai.

Yves cacha sa tête entre ses mains, il pleurait.

Elodie dépérissait chaque jour, elle avait hérité de la maladie de cœur dont son père était mort jeune encore. Elle s'éteignit une nuit en pardonnant au misérable.

C'est à Yves qu'échut la tâche de construire le cercueil. Il se mit à l'ouvrage, la rage au cœur ; c'était la première fois qu'il travaillait pour elle. Jamais cercueil ne fut soigné comme celui-là ; il choisit le bois le plus résistant et le façonna lui-même. Il voulait que la funèbre enveloppe fut digne de la chère morte ; sous ses mains, les planches polies comme un miroir devinrent plus douces au toucher que du satin.

Le matin du jour de l'enterrement, il l'apporta. Il se chargea de tout, voulant que personne ne l'aidât. Il prit doucement la jeune femme dans ses bras et, avec mille précautions, il la coucha dans la bière ; profitant d'un instant où il était seul, il s'agenouilla et déposa un long baiser sur son front glacé, le premier et le dernier !

Le lendemain il quitta le pays. On ne l'a jamais revu.

Eugène FOURRIER.

## NOTRE ALBUM

## LES TROIS HUSSARDS

C'étaient trois hussards de la Garde  
Qui s'en revenaient en congé;  
Ils chantaient d'une façon gaillarde,  
Et marchaient d'un pas dégagé.

« Je vais revoir celle que j'aime;  
— C'est Margotton, dit le premier;  
— C'est Madelon, dit le deuxième;  
— C'est Jeanneton, dit le dernier. »

Un homme était sur leur passage :  
« Hé! C'est Jean, le sonneur, je crois.  
Quoi de nouveau dans le village?  
— Tout va toujours comme autrefois.

— Et Margotton, notre voisine?  
— J'ai sonné ses vœux l'an dernier,  
Car elle est sœur visitandine  
Dans le couvent de Noirmoutier.

— Et Madelon! toujours bien sage?  
— Oui-da. Pour elle j'ai sonné,  
Voilà dix mois, son mariage  
Voilà dix jours, son premier-né.

— Et Jeanneton, dit le troisième,  
Toujours heureuse? — Ah! sûrement :  
Trois mois passés aujourd'hui même  
J'ai sonné son enterrement.

— Sonneur, si tu vois Marguerite  
Dans le couvent de Noirmoutier,  
Dis-lui que je la félicite  
Et que je vais me marier.

— Sonneur, si tu vois Madeleine  
Dans la maison de son époux,  
Dis-lui que je suis capitaine  
Et que je fais la chasse aux loups.

— Sonneur, quand tu verras ma mère  
Va la saluer, chapeau bas,  
Dis-lui que je suis à la guerre  
Et que je ne reviendrai pas. »

Gustave NADAUD.

## LE SINGE

Il n'était pas une ville de province où l'illustre Pick, le roi des clowns, n'eût laissé d'impérissables souvenirs.

Pick, le long Pick, l'inénarrable Pick! Il était lugubre et burlesque à la fois : c'était un des plus purs représentants de l'école anglaise qui, en fait de gymnastique excentrique, suit fidèlement les préceptes de la préface de *Cromwell*, en mêlant le bouffon à l'horrible.

Etre plus maigre que lui semblait une chose impossible. Grâce aux artifices de son maillot collant, il semblait, en effet, que l'on pût voir ses côtes à travers son corps...

Avec cela, agile, lesté, prompt, infatigable! Ce diable d'homme était toujours prêt à tout.

Quand il était hors de l'arène, tout était triste, et le public ne prêtait qu'une attention distraite aux exercices des incomparables demoiselles, vêtues en Grecques ou en Ecosaises, qui crevaient pourtant le plus consciencieusement du monde les traditionnels cerceaux de papier.

Ah! dame! si Pick était adoré des spectateurs, il l'était moins des artistes du cirque Forelli, auquel il appartenait depuis douze ans, car, comme le disait le régisseur Alfano, un ancien équilibriste qui était bien vu dans la maison parce qu'il avait épousé, sur ses vieux jours, la fille du patron, la femme-canon : « Il n'y en avait que pour lui! »

Cet insaisissable clown avait, en effet, un

talent particulier pour « couper les effets » de ses camarades, et il n'était pas de début important qu'il n'eût amoindri.

Mais que dire à cela? Pick était l'idole et la coqueluche du public! Il faisait recette à lui tout seul.

Un jour, cependant, l'irrésistible Pick tomba dans une noire mélancolie.

Le père Forelli — un malin — avait acheté à un matelot hollandais, pour un prix dérisoire, un superbe singe, une espèce d'orang, qui, dressé à coup de fouet, avait fini par acquérir une dose de civilisation tout à fait extraordinaire. Taki — c'était le nom dont on l'avait baptisé — était un singe unique, un singe prodigieux, plus savant qu'un académicien.

Du jour où Taki parut sur la scène, l'étoile de Pick pâlit. La foule mobile, oublieuse des moments de folle gaieté qu'elle devait au clown, n'avait plus d'yeux que pour le nouveau venu. Et toutes les fois que celui-ci arrivait, coiffé d'un chapeau à plumes, vêtu d'un habit de général anglais, laissant gravement trainer son sabre, c'était des hurrahs, et des bravos, et des acclamations à n'en plus finir. Il y en avait pour une heure avant que le calme se fût rétabli.

Pick, autrefois tant applaudi, était vaincu par le singe! Et comme si ce n'eût pas été assez de cette humiliation, la méchante bête jetait des yeux furieux au pauvre clown, et, s'il y avait une égratignure à recevoir, c'était pour lui.

Pick, cependant, se multipliait, et, dans ce tournoi épique, il appelait à son secours toute son adresse, toute sa force : il était encore plus maigre qu'autrefois!

Mais c'était en vain qu'il exhibait des maillots blancs, semés de lunes et d'étoiles; c'est en vain que son toupet de crin jaune essayait de percer le ciel; c'était en vain qu'il se badigeonnait la figure avec des pots entiers de rouge et de bleu. Efforts inutiles! C'est à peine si l'on faisait encore attention à lui.

Alors, désespéré, affolé de ce revirement de la fortune, frappé dans sa vanité d'artiste et d'homme, le clown conçut un soir une idée machiavélique.

Il était deux heures du matin. Tout dormait dans le cirque, confié à la garde d'un seul palefrenier, lorsque Pick s'y glissa par une petite porte de derrière dont il avait soustrait la clef.

Il passa rapidement devant les écuries, où sommeillaient dans leurs boxes, les chevaux sauteurs et les chevaux de haute école, avec leur nom écrit sur un carton au-dessus d'eux. Un chien savant entendant des pas, fit quelques grognements, mais il se tut, en reconnaissant le clown, avec lequel il avait si souvent « travaillé ».

Le palefrenier, couché sur de la paille, s'était abominablement grisé, la veille, et, plongé dans une torpeur de brute, il était incapable de faire un mouvement.

Pick le poussa du pied, en passant, pour s'assurer qu'il était insensible à tout... L'ivrogne ne bougea pas.

Alors, au milieu du silence et l'obscurité, percée à peine par les rayons pâles d'une mauvaise lanterne, une chose étrange se passa.

En suivant toujours le couloir circulaire, Pick était arrivé devant une autre écurie, fermée tant bien que mal, avec une porte improvisée, pour éviter les courants d'air. Des émanations fauves s'échappaient à travers la cloison...

C'était là qu'on avait installé l'orang, avec d'inimaginables précautions, et c'est là qu'au milieu d'une grande cage, au-dessus de laquelle passait le tuyau d'un calorifère, reposait le rival de Pick.

Le singe dormait aussi, avec des ronflements presque humains, une main pendant hors des barreaux de la cage.

Pick s'approcha, retenant son haleine. Malgré l'ombre qui régnait dans la pièce, on eût pu voir entre ses mains quelque chose qui brillait; c'était la lame affilée d'un long couteau.

L'orang, étendu sur le côté, prêtait son flanc au clown. Celui-ci n'avait qu'à lever le bras — et ce bras était sûr. — Une minute... et c'en était fait de l'odieuse bête!

Oui, Pick avait résolu d'assassiner Taki!

Au moment où il allait frapper, le singe, dans l'inconscience du sommeil, laissa tomber sa tête sur sa poitrine. Dans cette nuit lourde il n'y avait dans le cirque, que Pick qui ne dormait pas.

Il recula d'un pas.

— Ah ça! se dit-il tout haut, est-ce que je vais le tuer comme cela sans qu'il se défende? Non, luttons également, et que celui des deux qui mourra meure du moins en artiste!

Et alors, piquant légèrement le bras de Taki, il éveilla l'animal, qui se dressa effaré, tout droit, déjà menaçant...

Pick, tenant toujours son couteau, l'agaça pendant quelques instants. La colère de l'orang devient terrible, Pick jeta alors son couteau loin de lui, et venant se placer bien en face de la porte, il ouvrit la cage.

Taki s'avança sur lui comme un champion des arènes, lentement, la tête basse, se servant de ses pieds et de ses mains pour marcher, puis subitement, il se redressa et il enserra le clown dans ses immenses bras.

Celui-ci l'attendait. Traitant le singe comme un adversaire courtois, il lutta avec lui dans les règles de l'art, se gardant des coups défendus, n'abusant pas de ses avantages.

Pick était robuste, si l'orang était redoutable. Il sentait ses os craquer sous l'étreinte du monstre, mais il restait debout, invaincu.

C'était véritablement un duel grandiose que celui-là.

Cependant Pick faiblissait. Il sentit qu'il fallait faire un suprême effort; il se raidit de toutes ses forces et chercha à renverser le singe... Taki comprit-il que le moment était décisif? Il saisit tout à coup le clown par les pieds, et, le retournant comme une plume, il lui broya la colonne vertébrale, entre ses mains puissantes...

— Ah! traite! s'écria Pick dans un râle suprême, ce n'est pas permis ça!

... C'est ainsi que mourut Pick, le long Pick, l'inimitable Pick!

Paul GINISTY.

## A TRAVERS L'EXPOSITION

L'abaissement subit de la température n'a point, ainsi qu'on pourrait le croire, porté préjudice à l'Exposition, et l'on signale même une recrudescence dans les entrées.

Il est en effet une certaine catégorie de visiteurs de la campagne qui ne pouvait se déplacer pendant les fortes chaleurs, occupés qu'ils étaient par les travaux des champs.

Une autre remarque qui n'est pas sans intérêt, c'est que l'on constate depuis quelques jours que les visiteurs ne viennent point seulement des environs, mais plutôt des départements éloignés de la Manche, des Charentes, et surtout de l'Est, où des trains à prix réduits ont été organisés.

Sur le nombre, quantité de voyageurs ont visité l'Exposition d'Anvers; ils ne cachent pas leur impression en disant que notre Exposition est de beaucoup supérieure.

Dimanche prochain, il y aura fête au parc, et nous ne doutons pas que l'affluence sera considérable.

## Concert-spectacle.

M. et M<sup>me</sup> Davantes, chanteurs fantaisistes, ont fait hier au concert-spectacle, situé près du pavillon de la Photographie, un heureux début.

La revue « Tout autour de la coupole » attire toujours beaucoup de monde. Elle est supérieurement interprétée par M<sup>mes</sup> Risler, le petit Fred, Noveja, Béranger, Quétel, et M<sup>m</sup>. Max-Primm, Mil-Hès, Franck, Darville, Mallavon, etc.

LA ROSE

SONNET-TRADUCTION

Chaque âge tour à tour lui sourit et l'admire ;  
Elle est l'emblème heureux du plus doux sentiment ;  
Et, fleur aussi, la vierge en ses contours se mire,  
Comme dans un miroir poétique et charmant !

C'est une fleur de vie, et son riant empire  
Exerce sur les cœurs un tendre enchantement ;  
Sa douceur s'harmonise à l'âme qui soupire ;  
Sa grâce est un présage aux regards d'un amant !

Aussi, lorsqu'au printemps, le zéphyr sur la plaine,  
Au parfum de la fleur vient mêler son haleine,  
Mille desirs près d'elle accourent se poser...

Le soleil la caresse et l'aube en pleurs l'arrose,  
Et, dans les vifs reflets de la vermillon rose,  
On croit voir les frissons de l'aile d'un baiser !...

Gabriel MONAYON.

LUCIE

« Vous ici, mon général... » lui dis-je,  
« non, je ne vous savais pas idyllique à ce point-là?... »

Le fait est que le contraste pouvait paraître singulier jusqu'au paradoxe, entre le terrible homme que j'abordais par ce cri de surprise et l'endroit où nous nous rencontrions.... Le général Garnier, qui a ses cinquante-quatre ans bien comptés aujourd'hui, malgré la taille de sous-lieutenant qu'il conserve à force d'exercice, est une espèce d'athlète à face de lion comme ce Kléber à qui il ressemble, et il me fait toujours songer à la superbe phrase que Michelet a trouvée justement pour peindre Kléber : « ... Il avait », dit-il, « une figure si militaire qu'on devenait brave en le regardant ». Un coup de sabre reçu en plein visage achève de donner à Garnier une physionomie plus que martiale, redoutable, à cause du contraste entre le bourrelet rouge de la cicatrice et un teint brouillé de bile. Il y a vingt années d'Afrique dans ce teint-là où brillent deux yeux bleus couleur d'acier, toujours en mouvement comme ceux des oiseaux de proie. Un reflet d'acier semble luire aussi sur les cheveux aujourd'hui tout blancs et coupés ras, dont cette tête est comme casquée. La longue moustache encore blonde adoucissait un peu ce masque de *con lottiere* du xv<sup>e</sup> siècle, planté sur un torse de géant et des épaules à porter un bœuf. Le général est célèbre dans l'armée pour sa force herculéenne qui lui permet de renouveler les exploits du maréchal de Saxe et de casser en deux un écu d'argent de cinq francs, autant que pour sa bravoure à la Ney ou que pour ses excentricités personnelles. L'ancien colonel de zouaves qui, pendant la guerre, s'est échappé deux fois des forteresses allemandes affecte, rival en cela de son plus brillant collègue dans la cavalerie, de ne jamais porter de pardessus. Il est coutumier de ne faire qu'un repas par jour, dosé d'après le système d'entraînement des rameurs anglais, afin de ne pas engraisser. Il ne fume pas, pour garder plus intact son estomac, « la place d'armes du corps ». Homme d'épée capable de tenir tête à Camille Prévost, le maître des *Mirlitons*, ce grand artiste en escrime, il manie le bâton avec la même supériorité, et les jours où il vient pour prendre la raquette au cercle du jardin des Tuileries, c'est fête parmi les paumiers, comme c'est fête chez Gastine quand il s'amuse à y faire quelques cartons. Je l'appelle en riant *felis militaris*, plaisanterie qu'il ne me paraît pas avoir encore bien comprise, mais qu'il me pardonne parce qu'il a la bonté de m'aimer, m'ayant connu tout petit garçon par des relations de famille; et c'est bien un animal militaire, outillé de par la nature et de par sa volonté pour aller à la guerre, comme le lion — *felis leo* — ou le tigre — *felis tiger* — sont outillés pour chasser au

désert ou dans les jungles... Et je le retrouvais, ce dur personnage, accoté contre un montant d'une des portes du grand salon de l'hôtel Werekieff en train de regarder, vers 4 heures du soir, une leçon de danse donnée par un maître en redingote à sept ou huit fillettes ou jeunes filles de dix à seize ans et à tout autant de garçonnets ou de jeunes gens du même âge. M<sup>me</sup> Werekieff, qui adore ses deux filles Nadine et Louise — Nadia et Loulia — dont l'une a treize ans et l'autre quinze, leur a permis de prendre ainsi le grand salon pour théâtre de leurs polkas et de leurs valse, le dimanche et pendant les heures où elle reçoit. Elle se tient, elle, dans un autre salon plus petit, tout à côté, et beaucoup de ses visiteurs attirés par la musique et par le désir de se caresser les yeux à ces frais visages d'enfants passent par la salle de danse avant de quitter l'hôtel. J'avais fait ainsi; mais que le général Garnier eût eu la même idée et qu'il se complût au spectacle de ces couples en train de tourner parmi les accords du piano, les battements de mains du maître marquant la mesure et les éclats de rire naïvement jetés, voilà qui me dérangeait mes idées sur cet espèce de Montluc moderne qui vit en vieux garçon, entre le ministère où il se trouve attaché depuis un an, son pied-à-terre de la rue Galilée où il a deux chambres meublées pas trop loin du Bois, la salles d'armes et quelques visites, très peu. Je le savais lié avec le comte Werekieff comme avec un des gauchers les plus difficiles de Paris. Cela ne justifiait pas l'intérêt qu'il semblait prendre à ce bal improvisé, et je me hasardai, tout en lui serrant la main, à répéter ma question : « Vous ici? » au risque de m'attirer un de ces coups de boutoir comme celui qu'il a donné en ma présence à un indiscret qui le questionnait sur son poste dans la prochaine guerre :

« — Je serai employé contre les Prussiens, voilà! ça vous suffit-il?... »

Il fut moins raide avec moi, sans doute parce que ce n'était pas « affaire de service », et d'un ton moitié bourru, moitié cordial, il me répondit :

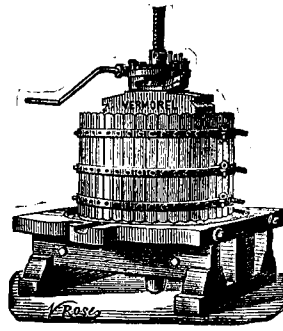
« — Je fais de la psychologie, moi aussi... » Il eut un de ces rires intérieurs qui lui ont valu sa réputation de mauvais coucheur, puis reprenant : « C'est la seconde fille de la comtesse, cette blonde en robe rouge qui danse avec ce grand garçon mince?... »

« — Oui, » fis-je, « Nadia... »

« — Ça marche sur ses treize ans?... » interrogea-t-il; et sans attendre ma réponse : et c'est déjà roué comme potence.... Vous voyez là-bas, dans un coin, ce petit rougeaud qui boude? Observez les grâces qu'elle fait à son danseur quand ils passent près de lui... Hein! Ce sourire? Cet air de ne pas savoir que le rougeaud est jaloux? Oui, jaloux... Encore un tour... Tenez, encore un sourire... Savez-vous qu'il lui a fait une scène, là, tout à l'heure, à côté de moi qui n'avais pas l'air d'écouter. Il lui demandait de danser cette valse avec elle; et devinez ce qu'elle a répondu : « Non, j'ai pris Edgard pour mon *firt* aujourd'hui... » Si vous aviez entendu ça... Le rougeaud va pleurer. Regardez-moi sa mine... Et la petite geuse s'amuse-t-elle? s'amuse-t-elle?... »

Le manège de cette coquetterie enfantine était, en effet, si comique et si évident, que je me mis à suivre la valse de la petite Nadine avec une curiosité pareille à celle du général. Ses petits pieds chaussés de fins souliers vernis tournaient gracieusement, la natte de ses longs cheveux blonds remuait joliment sur sa taille, qu'une ceinture, mise à son dernier cran, rendait d'une minceur invraisemblable, même pour elle. C'était une petite fille encore, mais si grande déjà dans sa robe rouge, avec une expression si futée de son visage rosé par le mouvement et le plaisir, qu'on pressentait déjà en elle la mondaine qu'elle serait dans quelques années. Sa sœur Loulia et leurs amis paraissaient lourdes auprès d'elle, qui finit par rester la dernière. Le piano allait toujours et le maître

V. VERMOREL, à VILLEFRANCHE (Rhône)



POMPES

A VIN

Pressoirs

FOULOIRS

ÉGRAPPOIRS

ALAMBICS

Grande Fabrique de Cuves et Foudres

Exposition de Lyon

CHAI MODÈLE (Coupole)  
PAVILION SPÉCIAL  
près la porte Tête-d'Or

Écrire à V. VERMOREL, à Villefranche (Rhône)

Éviter les contrefaçons

CHOCOLAT  
MENIER

Exiger le véritable nom

LA REVUE POUR TOUS

Journal illustré de la famille.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

FRANCE : Six mois, 6 fr. 50 ; un an, 12 fr.

Paraît le 1<sup>er</sup> et le 15 de chaque mois.

Le numéro, 60 centimes.

Voir les Primes offertes aux Abonnés

Principaux collaborateurs : Cherbuliez, Claretie, Alphonse Daudet, Henry Gréville, Ludovic Halévy, Legouvé, Hector Malot, Georges Ohnet, Jules Simon, André Theuriet, Jules Verne, etc.

L. BOULANGER, éditeur, 83, rue de Rennes, Paris.

En vente chez GEORGES CHAMEROT, éditeur,  
19, rue des Saints-Pères, Paris.

Chapellerie Populaire

16, Rue de la Barre, 16

3.60 et 7.60

Immense Succès du

Rayon pour DAMES et FILLETES à

3.60 et 4.80

SUCCESSALE : RUE TERME, 14

MARINIERS du RHONE

Roman par Gabriel GERIN  
Ollendorff, éditeur, Paris

frappait des mains, tournait tout seul sur lui-même, jusqu'à ce que Nadine allât se jeter, comme vaincue de fatigue, sur une chaise tout auprès de la place qu'occupait le petit garçon aux cheveux roux, à qui elle se mit à parler, tout en s'éventant, avec des sourires qui montraient qu'après l'avoir blessé par la jalousie, elle voulait le ramener et se prouver son pouvoir.

« — Est-ce complet?... » dit le général. « Là-dessus je décampe... Je dine encore en ville à 7 heures 1/2, et je dois m'habiller... Je dine? Façon de parler. — Venez-vous?... »

Façon de parler, en effet, car c'est encore une de ses manies de partir de chez lui ayant pris son repas, d'après ses principes, et de siéger à table sans toucher à un plat. Mais on l'admet ainsi, et moi, qui l'admets et l'admire de toutes manières, je le suis hors de la salle de danse. Nous arrivons dans l'antichambre. Il prend sa canne des mains d'un valet de chambre et me regarde avec mépris endosser une fourrure. Nous voici dans la rue, et il cambre son torse sous sa redingote, serrée comme une tunique, sans se douter que par cette fin d'un jour froid de février il gèle ferme. Il frappe le trottoir de son pied, qu'il a mince et joli malgré sa haute taille. Il a planté son chapeau sur le coin de sa tête avec des allures de képi. Il porte beau. Mais il en a le droit. Il est si brave, et puis j'aime cette crânerie de tenue qui est bien française! Il se tait pendant un bout de chemin. Moi qui le connais, je vois, à son froncement de paupière et à sa manière de mordiller sa moustache gauche, qu'il a envie de me raconter une histoire. J'attends quelque vieille anecdote de la guerre ou de la Commune, ses sujets favoris. Je me trompais sur la nature de l'anecdote. Je ne me trompais pas sur son désir de me servir un de ces récits qu'il aime à me faire. Je l'écoute si bien; et tout héros qu'il est, il a son petit coin de vanité. Ce n'est pas à un écrivain de railler cette vanité-là.

« — Satanée fillette! » dit-il brusquement, « si son père s'entendait à élever ses enfants comme à ramasser un contre... Si c'était moi seulement ce père... Vli! vian! — Elle n'en mènerait pas large. » Il fit mine de cravacher un cheval avec sa canne. Ce n'est pas un académicien que Garnier, et il ne ménage ni ses gestes ni ses mots. Pourtant il faut lui rendre la justice que l'énergie de son style ne va pas jusqu'à l'argot, et qu'il réserve le juron pour la caserne ou le champ de bataille. Sa terrible figure avait exprimé, tandis qu'il corrigeait imaginativement la pauvre Nadia Werekieff, une si étrange colère, que pour une fois je trouvai mon héros comique, et je le lui dis :

« — Vous êtes par trop général, mon général, et pour un innocent enfantillage de coquetterie... »

« — Il n'y a pas d'enfantillage... » interrompit-il brusquement.... « Ah! monsieur l'analyste, vous aussi, des phrases toutes faites! Regardez-moi bien. Je suis un vieux dur à cuire, un soudard, une baderne... Je les connais vos mots pour nous autres. Mais dur à cuire, soudard ou baderne, j'en sais plus long sur l'éducation que tous vos pédagogues. Je vous le répète, il n'y a pas d'enfantillage. Ces impressions et ces défauts de la douzième, de la treizième, de la quatorzième année, on dit que ce n'est rien; et tout l'homme en dépend. C'est comme dans les gares le petit mouvement par lequel on aiguille un train... Ce n'est rien plus, ce mouvement; c'est tout le voyage... »

« — Il y a du vrai, » répondis-je, amusé par sa comparaison; et le voyant excité, j'ajoutai pour le piquer un peu : « — Mais vous exagérez... »

« — J'exagère! » reprit-il en haussant ses larges épaules, « et si je vous disais qu'en regardant tout à l'heure ce petit rougeaud se morfondre de jalousie, et cette Nadia coqueter avec son nigaud de valseur, je voyais là devant moi, reproduite à quarante ans de distance, la scène qui m'a fait devenir ce que je suis?... Voilà qui donne une solide tape à vos théories

sur les enfantillages!... Enfantillages! » et il rit de nouveau en dessous : « — Oui, » insista-t-il, « s'il y a dans l'armée un certain Garnier qui a fait son devoir en Italie, au Mexique et ailleurs, au lieu d'un Garnier ingénieur, notaire, avocat, que sais-je? la cause en est à une histoire aussi naïve que celle que nous venons de surprendre. » Il regarda le cadran au kiosque d'une station de fiacres. « — J'ai trois quarts d'heure à marcher, » dit-il, « pour avoir mon compte d'exercice de la journée... Voulez-vous les marcher avec moi?... Ça vous referra les muscles, et je vous dirai cette histoire... »

« — Accepté, mon général », répliquai-je; et, mon pas réglé sur le sien, nous dévalons vers l'Arc de triomphe. Le crépuscule d'hiver envahit le ciel. Les lanternes des voitures et la flamme des becs de gaz luttent contre le brouillard qui se lève, et j'écoute ce géant aux muscles d'acier me raconter avec une voix qui s'adoucit, s'adoucit toujours, un de ces chagrins d'enfance qui sont comme ces blessures que l'on se fait au front ou aux joues en tombant, tout petit, sur un escalier. C'est vrai cependant que l'on en porte la cicatrice jusqu'à la fin.

(A suivre.) Paul BOURGET.

### CASINO DES ARTS

Le Casino des Arts vient de faire une excellente acquisition avec M. Chemin, des Ambassadeurs, engagé pour quelques représentations. Ses débuts, ont été heureux et on a apprécié, en lui, un artiste original doublé d'un excellent diseur. Le reste de la troupe ne laisse rien à désirer.

Les Flexmore, les Delphino, le trio Natta, M<sup>me</sup> Donaval.

Au premier jour, cinq débuts.

### SCALA-BOUFFES

Diamantine est décidément l'enfant gâtée du public de la Scala. C'est jusqu'à huit chansons que chaque soir il lui faut chanter; elle termine par une fantaisie originale, une imitation de Sarah Bernhardt absolument réussie. L'excellente troupe de M. Guillet triomphe d'ailleurs sur toute la ligne, grâce à sa variété et à son heureux choix : deux exquises chanteuses, M<sup>mes</sup> Dugas et Alice Rouff; une famille d'acrobates de première force, les Dinus; une charmante comédie jouée remarquablement par M<sup>mes</sup> Edgard, Brion et MM. Edgard et Cubissol.

### ELDORADO

« Chauds, chauds! les marrons, chauds, chauds! Venez voir comme ils sont beaux! » s'écrie tous les soirs la joyeuse Colette, l'artiste si aimée des Lyonnais. Et il faut croire que son appel trouve un écho, à voir la foule empressée qui vient l'applaudir et lui redemander toujours ses chansons endiablées. Ah! la Gui..., la Gui..., la Guillotière! continue son brillant succès. M<sup>lle</sup> Delorme, l'étoile du fameux quadrille naturaliste du bal des Etudiants, absente depuis quelques jours, a fait sa rentrée au milieu des ovations répétées du public.

### 13<sup>me</sup> Concours du « Sylphe »

Du 1<sup>er</sup> septembre au 31 décembre 1894, la revue littéraire le *Sylphe* ouvre son treizième concours qui comprend 6 sections, poésie et prose, sujets libres et imposés.

Un prix d'honneur (don du Ministre) des palmes et médailles de vermeil, argent et bronze, des volumes et des diplômes seront décernés comme récompenses.

Pour le programme détaillé et les conditions s'adresser à M. Alexandre Michel, secrétaire, place des Augustins, Voiron (Isère).

Le Propriétaire-Gérant, V. FOURNIER.

### REVUE FINANCIÈRE HEBDOMADAIRE

Le marché a été très animé, et les transactions nombreuses et importantes; cependant, les hauts cours pratiqués hier n'ont pas été intégralement maintenus, il s'est produit quelques réalisations qui ne peuvent qu'être favorables à la consolidation des cours acquis.

Le 3 % clôture à 104 17 au lieu de 104 47; l'Amortissable à 101 70 au lieu de 101 97; par contre, le 3 1/2 % a encore monté de 104 à 109 35.

Le Crédit Foncier a fortement accentué son mouvement de reprise et finit à 920, en hausse de 15.

Le Crédit Lyonnais s'est négocié à 765 et 763 75.

La Société Générale à 468 75 a progressé de 125.

La Banque de Paris à 705 et le Comptoir National à 520 sont fermes sans changement.

Le Suez cote 2926 25.

Nos Chemins ont légèrement réactionné.

L'Italien à 82 25 a baissé de 0,30.

L'Extérieure finit à 68 3/4 après 69 1/4.

Le Portugais cote 25 1/4, et le Hongrois 99 1/2.

Les fonds Russes sont en grande hausse; le 4 % Consolidé à 102, et le 3 % 1891 à 90 40.

Parmi les Chemins étrangers, les Chemins Orientaux se traitent activement à 545.

En banque, l'action Mossamédés s'échange à 34 et 35.

La Langlaagte s'inscrit à 115, coupon détaché.

### AU LECTEUR

Les nombreuses guérisons obtenues chaque jour par les Dragées antinévralgiques et anti-hémicraniques des RR. PP. Prémontés dans le traitement des migraines, névralgies, maux de tête, douleurs nerveuses nous engageant à recommander au public ce précieux médicament.

Ces dragées, à base de valériane de zinc et d'extrait alcoolique de quinquina jaune titré, fortifient l'estomac tout en combattant la maladie.

Vente en gros : Boissier et Fournier, rue de la Poulaille, 6.

Détail : dans toutes les bonnes pharmacies.

### OUVRAGES DE M. CHARLES FUSTER

Pour recevoir franco ces ouvrages, il suffit d'en faire la demande au bureau du SEMEUR, 92, boulevard du Port-Royal, à Paris.

#### POÉSIE

L'Ame Pensive (2 <sup>e</sup> édition) . . . . .	3 <sup>fr</sup> »
Les Tendresses (2 <sup>e</sup> édition) . . . . .	4 <sup>fr</sup> »
Poèmes (2 <sup>e</sup> édition) . . . . .	4 <sup>fr</sup> »
L'Ame des Choses (4 <sup>e</sup> édition) . . . . .	4 <sup>fr</sup> »
Le Siècle Fort . . . . .	0 50
Sonnets (2 <sup>e</sup> édition) . . . . .	1 <sup>fr</sup> »
Devant la mer grande . . . . .	2 <sup>fr</sup> »

#### PROSE

Contes sans prétention . . . . .	2 50
Essais de Critique (3 <sup>e</sup> édition) . . . . .	3 50
Les Poètes du Clocher (édition princeps) . . . . .	10 <sup>fr</sup> »
(3 <sup>e</sup> édition) . . . . .	6 <sup>fr</sup> »
Les Pensées d'une Femme . . . . .	0 50
Un Prince Ecrivain . . . . .	0 50

### L'ANNÉE DES POÈTES (1890)

Prix : DIX francs.

Aux bureaux du Semeur, 92, boulevard du Port-Royal, Paris.

VIENT DE PARAITRE  
LE  
**Guide Bleu**

GUIDE DES VISITEURS A L'EXPOSITION DE LYON

INDISPENSABLE A CEUX QUI VEULENT VISITER  
L'EXPOSITION

*Contenant la Description complète des Palais,  
Pavillons, Expositions particulières*

PRIX : 0 fr. 50, par la poste franco 0 fr. 60

**EN VENTE**

à l'Exposition, dans les Kiosques et Galeries et à

**L'AGENCE FOURNIER**

LYON, 14, rue Confort, 14, LYON

VIENT DE PARAITRE  
LE  
**PLAN DE LYON**

MONUMENTAL, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

Publié par la Société des Plans Monumentaux  
DE FRANCE

Prix : 1 franc

FRANCO PAR LA POSTE : 1 FR. 15

EN VENTE A L'AGENCE FOURNIER, ÉDITEUR, 14, RUE CONFORT

LE  
**GUIDE DE GRENOBLE**  
ET SES ENVIRONS

La Grande-Chartreuse, Uriage, Allevard, Sassenage,  
La Motte-les-Bains, etc.

Ouvrage indispensable aux étrangers qui visitent Grenoble et les  
beaux sites du Dauphiné, et aux baigneurs qui fréquentent nos stations  
thermales. — Il est illustré d'une magnifique couverture en plusieurs  
couleurs, qui est, à elle seule, un vrai souvenir des sites du Dauphiné. —  
Nombreuses gravures dans le texte.

*Description et renseignements sur promenades, monuments, excursions. —  
Notice sur les Etablissements thermaux. — Horaire des voitures publiques et  
des chemins de fer avec les nouveaux tarifs de billets simples et billets aller  
et retour. — Tarif des voitures de place. — Plan de la ville de Grenoble, etc.*

PRIX : 50 cent. — Franco par la Poste : 65 cent.

EN VENTE CHEZ L'ÉDITEUR

Agence FOURNIER, 14, rue Confort, Lyon

ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES

VIENT DE PARAITRE  
**La Fiancée du Docteur**

Par Paul SAMY

Un volume grand in-18. — Chez tous les Libraires

# AGENCE FOURNIER

LYON — 14, RUE CONFORT, 14 — LYON

CONCESSIONNAIRE DES MURS COMMUNAUX

Des Villes de Lyon, de St-Etienne et de Grenoble

*D'un très grand nombre de Murs de refend et de Murs particuliers appartenant à divers propriétaires*

AFFICHEUR DE LA VILLE DE LYON, DE LA PRÉFECTURE, DES THÉÂTRES ET DES PRINCIPALES ADMINISTRATIONS

## AFFICHAGE GÉNÉRAL

A Lyon, dans toute la France et à l'Étranger. — Conditions et Prix suivant importance de commande.  
Organisation spéciale donnant **toutes garanties** d'exécution **consciencieuse, rapide et complète**  
de toutes combinaisons de publicité par l'Affichage.

## PLUS DE HUIT CENTS EMPLACEMENTS RÉSERVÉS

Travaux contrôlés. — Exécution irréprochable.

SUCCURSALES :

ST-ETIENNE, Rue Ste-Catherine, 6

MACON, Rue Sigorgne, 20

VALENCE, Rue Madier-Montjau, 71

GRENOBLE, Place Grenette

DIJON, Rue de la Liberté, 68

CHALON-S/S, Quai des Messageries, 8

CLERMONT-FERRAND, 2 Boulevard Desaix, 2

## EXPOSITION DE LYON

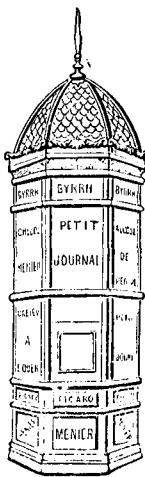
en Vente le

## CATALOGUE OFFICIEL

DES EXPOSANTS

GROUPE I <b>BEAUX-ARTS</b> Peinture <b>SCULPTURE</b> Architecture	GROUPE VIII <b>MÉCANIQUE GÉNÉRALE</b> Electricité Génie Civil, Chemins de Fer Carrosserie
---	---

GROUPE IX

**ALIMENTATION**Céréales, Viandes et Légumes, Boissons fermentées  
Condiments, Etablissements de ConsommationPrix du Fascicule : **1 Franc**Par la Poste : **1 fr. 15****EN VENTE**à l'EXPOSITION, dans les Galeries et dans les Kiosques  
et à l'Agence FOURNIER, 14, rue Confort, LYONKIOSQUES & URINOIRS LUMINEUX  
DE LYON ET SAINT-ÉTIENNE**Affichage Diurne et Nocturne**AFFICHES PEINTES  
SUR ÉCRANS ET SOUBASSEMENTS

Les abonnements sont reçus.

Agence FOURNIER, 14, rue Confort, Lyon

et dans ses Succursales de

ST-ÉTIENNE, GRENOBLE et MACON

**LA DYNAMITE A LYON**

Qu'on se rassure ! la dynamite en question ne nécessitera pas le déplacement des sbires du Préfet de police et l'inventeur reconnaît lui-même que son produit est inoffensif.

Inoffensif pour qui l'emploie, mais non inoffensif pour ceux auxquels il est destiné. Ceux-ci ne sont plus ni des capitalistes, ni des patrons, ce sont de simples vers, de ceux qui causent à la santé des enfants des dommages incalculables et la dynamite dont nous parlons est le *bonbon vermicide à la spilegine du docteur Paterson*, dit : *la dynamite des vers*.

Si jamais un surnom a été bien appliqué, c'est bien ce dernier.

Toute plaisanterie à part, nous ne saurions trop conseiller aux mères de famille soucieuses de la santé de leurs enfants, ces bonbons bien-faisants qui ne coûtent que quelques centimes et leur feront faire l'économie de quantité de médicaments impuissants.

**Boîte : UN franc dans toutes les Pharmacies.**Vient de Paraître  
**SERVICE D'ÉTÉ**

DEMANDEZ DANS LES GARES ET LES KIOSQUES

**LE WAGON**

INDICATEUR DES CHEMINS DE FER

contenant toutes les modifications survenues  
à l'Horaire des chemins de fer P.-L.-M.  
pour le Service d'Été.Prix : **30 cent.** — Franco, **35 cent.**

VENTE EN GROS

AGENCE FOURNIER, rue Confort, 14, LYON

FORTE REMISE AUX MARCHANDS

**EXPOSITION DE LYON**

L'AGENCE FOURNIER

Rue Confort, 14

MET EN VENTE des CARNETS

DES

**TICKETS COLLECTIFS**AU PRIX DE **5 FR.** DONNANT DROIT D'ENTRÉE

A l'Exposition.	Au Chemin de fer de Tom-
Au Village et au Théâtre	bouctou.
Anamites.	Au Village de Fellalahs.
Au Diorama Jacquard.	Au Concert des Aissaouas.
Au Couronnement du Czar	Au Théâtre Egyptien et Turc

et enfin dans le Parc Aérostatique, où ont lieu les  
ascensions du Ballon Captif.Tous ces Tickets sont distinctes et peuvent être utilisés  
au gré du visiteur. — Le Ticket collectif comprenant les  
9 Billets ci-dessus se vend **5 francs**.

**VELOUTINE** POUDRE DE RIZ SPÉCIALE, Préparée au Bismuth  
HYGIÉNIQUE, ADHÉRENTE et INVISIBLE  
Seule récompensée à l'Exposition universelle de 1889  
**CH. FAY**, Inventeur, 9, rue de la Paix, PARIS  
*Se défier des Imitations et Contrefaçons*  
Jugement du Tribunal civil de la Seine, du 8 mai 1875.